ÉCOLOGISME ET UTOPIE

SIMON CHARBONNEAU

Depuis quelques années, la remise à la mode de l'écologie (elle l'avait déjà été durant les années soixante-dix !), conjuguée il est vrai avec l'aggravation des problèmes écologiques mondiaux et locaux, a été l'occasion de la parution d'une série d'ouvrages, d'ailleurs plutôt critiques, vis-à-vis de ce nouveau mouvement social. Certains d'entre eux, écrits par des philosophes (Onfray et Luc Ferry)¹ ont même connu un succès médiatique incontestable sans doute dû à leur côté polémique et superficiel (nos intellectuels médiatiques pensent plus vite que leur ombre !). Le point de vue critique exprimé dans ces ouvrages reste essentiellement politique et plus précisément de gauche : l'écologisme y est présenté comme un avatar de l'idéologie de droite alors que la droite la plus traditionnelle la perçoit comme une forme de gauchisme.

Il y a dans ces controverses beaucoup de confusionnisme théorique aggravé par une étonnante méconnaissance de la réalité du mouvement écologique lui-même qui n'est perçue (comme beaucoup d'autres choses aujourd'hui !) qu'à travers le prisme médiatique. Les auteurs de tous ces ouvrages ne connaissent visiblement pas les arcanes parfois subtiles de ce nouveau mouvement social. Il est vrai que ce dernier se caractérise par un important déficit théorique au regard de l'extraordinaire production intellectuelle du socialisme depuis le XIX^e siècle. Il existe pourtant des penseurs, la plupart du temps complètement ignorés de leur contemporains, qui ont consacré leur réflexion à "la grande mue" qui est à l'origine de la crise éco-

logique actuelle. Je pense ici en particulier à l'œuvre injustement méconnue de Bernard Charbonneau qui a entre autres ouvrages publié il y a quelques années une autocritique du mouvement écologiste dont la lecture aurait pu être profitable à nos auteurs médiatiques².

Ceux qui connaissent bien le mouvement écologiste de l'intérieur ne pourront que souscrire à la pertinence des analyses de cet auteur qui s'emploie à comprendre le caractère profondément protéiforme de l'écologisme, au sein duquel coexistent des courants idéologiques complètement étrangers pour ne pas dire hostiles les uns aux autres. Non seulement entre la droite et la gauche, l'écologisme est aussi ballotté entre les partisans de la poursuite du développement et ceux de la stabilisation, entre les panthéistes et les humanistes, entre les technolâtres et les technocritiques, entre les gestionnaires et les utopistes, les oppositions des uns ne recouvrant pas les oppositions des autres. Si l'on se place du point de vue humaniste qui est celui de Bernard Charbonneau où nature et liberté doivent être conjuguées au lieu d'être opposées, il est intéressant de bien comprendre quelles sont les contradictions et les tentations de l'écologisme. Cet effort de compréhension est d'autant plus important que ce mouvement encore très inachevé mais seule véritable nouveauté de cette fin du XX^e, représente un immense espoir pour l'homme et son habitat terrestre, mais comme son aîné le socialisme, est aussi gros d'une dérive totalitaire. C'est pourquoi la référence à la tradition utopiste nous a semblé un biais pertinent pour comprendre ce nouveau courant idéologique.

Simon Charbonneau :
Institut Universitaire de Technologie
Département Hygiène et Sécurité,
33405 Talence Cedex.

351

1. Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologique*, Paris, Éd. Grasset, 1992.

2. B. Charbonneau, *Le feu vert*, Éd. Kathala, 1980.

L'écologisme est en effet, de manière parfaitement contradictoire, à la fois utopiste et anti-utopiste, porteur d'une révolte contre le *fatum* technoscientifique et annonciateur d'une gestion écosystémique planétaire.

L'ÉCOLOGIE COMME UTOPIE

L'utopie pourrait se définir par son aspiration constante à "la cité idéale" et par le désir de voir naître un homme nouveau. De ce point de vue, surtout à ses débuts durant les années post-soixante-huitardes, l'écologisme reste profondément marqué par la tradition utopiste héritée du XIX^e siècle. En ce sens, il hérite par là même, comme l'expérience sanglante du XX^e siècle l'a abondamment prouvé, du lien fatal existant entre utopie et totalitarisme. Ce trait de caractère du mouvement écologiste se retrouve dans deux de ses courants fondateurs, de manière d'ailleurs parfaitement contradictoire où l'artificialisme inhérent à toute démarche utopiste s'oppose au désir de nature. Pour le courant gauchiste s'exprimant il y a vingt ans à travers des publications comme *Charlie Hebdo* et *La gueule ouverte*, sous la signature d'une personnalité comme Fournier, l'écologisme apparaît comme le relais de l'utopie socialiste déjà considérée à l'époque comme mise en liquidation. Les manifestations contre l'extension du camp du Larzac et la construction des premières centrales nucléaires n'étaient autre que l'expression d'une révolte spontanée contre l'impérialisme des sociétés industrielles avec son couple infernal constitué par la production et la consommation de masse, ses mégapoles et son obsession de la vitesse. C'était l'époque du fameux ANOI chez un dessinateur qui voulait que « l'on arrête tout et que l'on réfléchisse ». Cette attitude de rejet spontané de la modernité, justifiée au nom de la critique du capitalisme, allait de pair avec le progressisme traditionnel de la gauche. Le progrès, c'était l'écologie plus l'informatique comme jadis cela avait été "les soviets plus l'électricité". Les techniques alternatives étaient perçues comme des instruments de libération face au nucléaire, illustration spectaculaire des technologies lourdes sources de

toutes les aliénations. Par ailleurs sur le plan culturel, l'écologisme allait curieusement de pair avec des revendications contre nature telles que la liberté de l'avortement, l'homosexualité et la liberté sexuelle la plus absolue. Ce courant gauchiste, très présent à l'époque, a aujourd'hui perdu ses spécificités et s'est dissous dans les positions de gauche plus classiques que l'on peut retrouver chez les Verts dans sa forme radicale ou à Génération Écologie dans sa forme modérée.

Intimement lié à ce premier courant (très souvent d'ailleurs dans le for intérieur de chaque militant écologiste pris individuellement !), existe un autre courant que l'on pourrait qualifier de naturiste et panthéiste qui paraît constituer aujourd'hui la tendance intégriste du mouvement écologiste. Il est représenté en France par des auteurs comme l'artiste Suisse R. Hainard⁴, le poète et philosophe Rolland de Miller⁵ ou encore le paléontologue antichasse (Président du ROC) Théodore Monod. Souvent teintée d'anti-intellectualisme, cette tendance se caractérise par une vision maternelle et syncrétique de la nature. Par principe, l'Esprit et la Nature sont perçus comme non conflictuels mais au contraire leurs relations sont de nature fusionnelle. L'Esprit se rencontre partout dans les arbres, les eaux et le vent qui fait entendre son murmure affectueux ou ses cris de colère à l'oreille de l'homme qui doit accepter de s'anéantir dans ce milieu de vie. Cet ordre naturel est donc perçu comme une réalité vivante marquée par l'harmonie, l'amour, l'équilibre et la beauté. Les relations qui unissent les êtres vivants sont empreintes de pacifisme et de pureté par opposition à celles existant entre les hommes qui demeurent irrémédiablement marquées par la violence et l'affrontement. L'intervention humaine sur la nature, quant à elle, est jugée porteuse de cette violence qui est à l'origine de toutes les souillures et les pollutions engendrées par la croissance des pouvoirs de l'homme.

Cette vision idéaliste de la nature s'inscrit en fait dans la tradition idéologique des millénarismes laïcs ou cléricaux qui voit le mal irrémédiablement inscrit dans l'homme dont la spécificité est niée au profit d'une

idéalisation de la vie biologique en tant que telle. Comme cela a été justement souligné par Luc Ferry, ici la tentation antihumaniste est omniprésente comme toujours avec le panthéisme. De plus, les phénomènes fondamentaux de la nature mis en lumière par l'écologie scientifique sont complètement occultés, à savoir la compétition inter-espèces, l'élimination des moins aptes, la prolifération de certaines populations, le déterminisme des comportements biologiques, la violence aveugle de l'instinct et son caractère destructeur. Tout le côté tragique de la nature avec la maladie et la mort est purement et simplement nié alors même que ces dernières en tant que régulations nécessaires apparaissent comme intimement liées à la vie. Le côté humainement menaçant, dramatique et parfois même laid de la nature est ignoré au même titre que ses désordres. La peur de la nature est ridiculisée⁶ alors que ce sentiment humain faisait intimement partie de l'univers des populations primitives dont les sociétés sont toujours présentées comme un modèle d'équilibre avec la nature.

Cette vision mystique de l'ordre naturel qui se rencontre chez les représentants d'une fraction du mouvement écologiste, est effectivement porteuse d'une possible utopie totalitaire qui pourrait régner un jour sur la planète si la crise écologique finissait par devenir dramatique.

Cette éventualité pourrait être prise au sérieux dans la mesure où elle se verrait confortée par l'autre face de l'écologisme.

L'ÉCOLOGISME COMME ANTIUTOPIE

L'écologie apparaît aussi comme un rappel salutaire aux dures lois de la nature contre les mythologies progressistes héritées du XIX^e siècle qui ont servi de justification aux vertiges prométhéens du XX^e siècle. Car avec le développement technoscientifique⁷, l'homme a perdu tout sens de la mesure ; il a cru s'être émancipé de sa condition naturelle. En cette fin du XX^e siècle, la crise écologique rappelle donc à l'homme moderne qu'il vit dans un habitat terrestre qu'il doit absolument respecter sous peine de disparition de l'espèce

humaine. Par delà l'impossible et non souhaitable soumission de la nature, l'homme moderne doit d'abord apprendre à maîtriser ses propres créations, produits volontaires ou non de la science et sa fille la technique.

C'est cette prise de conscience qui anime tout le courant philosophique humaniste de l'écologie de J. Ellul en passant par B. Charbonneau, D. de Rougemont et H. Jonas⁸. Toute l'œuvre de ce dernier consiste justement à opposer le principe de responsabilité à celui d'espérance (E. Bloch) qui a été cultivé avec passion par toutes les utopies progressistes jusqu'aux célèbres slogans de mai 1968 ("sous les pavés la plage", "prenez vos désirs pour des réalités", etc.). C'est le principe d'espérance des lendemains radieux qui de Lénine aux Khmers Rouges a non seulement permis de justifier les formes modernes de sacrifice humain mais aussi de développer des entreprises technico-économiques écologiquement désastreuses comme celles qui ont eu lieu dans les pays de l'Est anciennement communistes (assèchement de la Mer d'Aral, catastrophe de Tchernobyl, etc.). Toute l'idéologie progressiste repose sur l'idée contestée aujourd'hui d'une identification du développement de l'industrie au progrès de l'humanité. La montée spectaculaire du chômage dans les pays de l'OCDE est l'aboutissement de cet aveuglement centenaire, sans compter les coûts sociaux tels que le stress, la maladie mentale et la drogue induits par le changement accéléré engendré par un développement incontrôlé. Bien que les utopies progressistes se soient encore manifestées dans les années d'après-guerre dans l'œuvre architecturale de Le Corbusier ou celle sociologique de Fourastie⁹, elles semblent à l'heure actuelle en perte de vitesse.

Pourtant, malgré sa perte croissante de légitimité sociale, l'*ubris* technoscientifique¹⁰ n'a jamais été aussi fort. De nouveaux pouvoirs sont maintenant conférés à l'homme par les progrès fulgurants de la technoscience (biotechnologies et intelligence artificielle) qui permettent de créer de nouvelles formes de vie. Par conséquent les risques pour l'avenir de l'espèce et surtout l'identité humaine ne pourront aller qu'en s'aggravant. La question des

limites du développement économique mais aussi technoscientifique se pose donc avec acuité. Rares sont les écologistes qui pensent que seul un sursaut de la conscience humaine serait susceptible de sauver l'homme des fatalités du "Progrès"; plus nombreux sont ceux qui placent leurs espoirs dans les vertus de la science et de la technique.

Au lieu de chercher à approfondir ses positions en s'attaquant aux véritables causes du développement, la critique écologiste se laisse aujourd'hui aller à la tentation écocratique qui trouve ses fondements théoriques dans l'écosystémisme. Il ne s'agit plus ici de parier sur la capacité de l'homme à accéder à une liberté authentique mais de promouvoir une gestion techno-scientifique des rapports de l'homme et de la nature. Dans une telle optique, l'avenir de la planète passe obligatoirement par une prise en compte de tous les paramètres imaginables (pollutions, démographie, ressources naturelles, biodiversité, etc.) nécessaires à la définition d'une politique globale. Cette entreprise prométhéenne, sans doute inévitable compte tenu de la gravité des problèmes existants mais surtout à venir, suppose l'existence d'un gouvernement mondial ébauché à travers l'expérience du G7 et du sommet de Rio en 1992. En attendant ces échéances encore lointaines, au niveau de chacun des États développés, la critique écologiste est passée de la contestation à la gestion. Les questions posées par les contestataires des années soixante-dix sont désormais prises au sérieux par l'industrie, la recherche et la politique. Depuis la fin des années quatre-vingt, les chercheurs et les ingénieurs d'organismes publics et privés se sont mobilisés pour tenter de résoudre les problèmes de pollution des eaux, de l'accumulation des déchets et de la maîtrise des risques industriels en tout genre. Parallèlement se multiplient les réglementations de protection de l'environnement au niveau communautaire, international et national¹¹. Il s'agit donc ici de tenter de résoudre les énormes problèmes écologiques posés par un développement démographique, économique et technoscientifique incontrôlé en évitant de poser les questions de fond (d'où la rhétorique sur le

3. Muchielli, *Le mythe de la cité idéale*, PUF, 1952.

4. R. Hainard, *Expansion et Nature*, Le courrier du Livre, 1972.

5. R. de Miller, *Nature mon amour*, 1988.

6. F. Terrasson, *La peur de la nature*, Éd. Du Sang de la Terre, 1989.

7. B. Charbonneau, *Le système et le chaos*, Économica, 1990.

8. J. Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Économica, 1991.

B. Charbonneau, *Le système et le chaos*, Économica, 1990.

D. Derougemont, *L'avenir est notre affaire*, Stock, 1977.

H. Jonas, *Le principe responsabilité*, Le Cerf, 1990.

9. J. Fourastie, *Le grand espoir du xx^e siècle*, Gallimard, 1964, collection Idées.

10. J. Brun, *Le rêve et la machine*, Éd. La Table Ronde, 1992.

11. S. Charbonneau, *La gestion de l'impossible*, Éd. Économica, 1992.

“développement durable”) mais en ayant recours à une mobilisation toujours plus sophistiquée des connaissances et des techniques. Dès lors sont écartées *a priori* les perspectives d'ordre politique, moral et culturel qui, à notre avis seraient seules susceptibles de garantir un avenir à l'humanité, sans oublier pour cela le rôle légitime et essentiel de la science et de la technique.

L'écosystémisme, développé depuis plus de vingt ans par certains auteurs (de Rosnay, Robin¹², la revue *Transversales* et surtout E. Morin) constitue le fondement théorique de cette tentative écocratique. Cette vision des rapports de l'homme à la nature est très répandue chez les scientifiques du mouvement écologiste (Gorgescu - Rontgen aux États-Unis, E. Goldsmiths en Angleterre, Ramade, Lebreton, R. Passet et J.-P. Deléage en France, etc.)¹³ où elle joue le rôle d'une construction intellectuelle expliquant globalement le fonctionnement de la vie terrestre mais aussi servant de modèle aux décideurs. Il ne s'agit pas ici de contester en tant que telle la pertinence de la théorie des systèmes appliquées aux réalités écologiques ; au contraire, au plan de la connaissance, cette théorie, en s'écartant de la causalité linéaire, nous semble constituer un incontestable progrès dans la compréhension des phénomènes naturels¹⁴. Si la méthode en tant que telle ne peut guère être disqualifiée surtout en matière biologique, elle ne peut prétendre tout expliquer et jouer un rôle normatif sauf à se transformer en idéologie, ce qui malheureusement a été son cas depuis une vingtaine d'années, malgré les nuances pouvant exister entre différents auteurs dans le domaine. L'écosystémisme n'a absolument rien à dire sur l'amour, le respect de la vie humaine, la justice, le bonheur et la beauté qui pourtant jouent un rôle fondamental sur le comportement humain depuis les origines de l'humanité. Partant d'un postulat de négation du sujet, il reste aveugle aux phénomènes de croyances collectives qui déterminent pourtant rigoureusement les relations de l'homme à la nature. Malgré cela, l'écosystémisme prétend faire fonctionner les sociétés humaines sur le modèle des sociétés animales ; ainsi est cultivé un déterminisme

écosystémique négateur de toute liberté humaine jugée cause de tous les désordres, déséquilibres et de l'entropie. À la limite, l'homme est alors estimé (par l'homme !) comme étant le Grand Perturbateur, ce qui n'est malheureusement pas faux au plan écologique mais reste marqué par une forte connotation antihumaniste. L'écosystémisme tombe en réalité dans les travers de la sociobiologie et, bien que marqué par la synchronie du darwinisme social¹⁵, dans la mesure où l'homme n'est conçu que comme un être vivant parmi d'autres, à la fois sujet et objet des déterminismes biologiques. Le point de vue est ici essentiellement cognitif, la question du sens étant réduite à celle des formes du déterminisme, ce qui ne manque d'ailleurs jamais de provoquer chez certains auteurs d'inévitables glissements sémantiques. C'est ainsi que les plus connus des écologues scientifiques, de Haeckel à Wilson en passant par Konrad Lorentz¹⁶ n'ont jamais pu s'empêcher de sauter de la biologie au domaine social, culturel et politique, d'une vision factuelle et spécialisée à une interprétation globale des phénomènes humains qui puissent servir à la direction du monde, de faire en définitive de nécessité vertu. La confusion entre l'autorité scientifique d'une part, l'autorité morale et politique d'autre part est ici patente. C'est tout à fait dans cette tradition confusionniste que se situe l'appel d'Heidelberg signé en 1992 par de très nombreux prix Nobel scientifiques. Contrairement aux affirmations médiatiques, cet appel n'est pas du tout dirigé contre l'écologie en tant que telle qui au contraire est reconnue comme science mais contre le courant humaniste qui prétend subordonner la science et sa fille la technique à des considérations morales, culturelles et politiques qualifiées “d'irrationnelles” qui constituent pourtant l'héritage spirituel de l'humanité. Ici se situent les véritables enjeux idéologiques et politiques du XXI^e siècle.

La tentative écocratique constitue donc une menace totalitaire incontestable¹⁷ dans la mesure où l'optique scientifique, légitime lorsqu'elle demeure à sa place, ne peut aboutir qu'à une conception réductrice et arbitraire de l'homme et de ses relations à la

nature. La dimension esthétique et sensuelle de cette dernière est ignorée au profit d'une conception matérialiste qui assimile l'homme à un être vivant parmi d'autres, sans identité particulière. Au nom de la sauvegarde de l'écosphère, le gouvernement des sociétés humaines qui ne peut être que mondial est conçu sur le modèle des systèmes naturels dont l'équilibre homéostatique doit absolument être maintenu. Au nom de la Science c'est-à-dire du Bien¹⁸, se met alors en place un régime “d'état de nécessité” qui multiplie les contraintes en tous genres visant les moindres gestes des individus comme des groupes. La moindre goutte d'eau, le dernier espace naturel vierge ou animal sauvage comme l'ultime parcelle de rivière libre seront comptabilisés et réglementés rigoureusement. En cas de crise écologique majeure, l'organisation de la survie pourra même prendre, à l'image du film de science-fiction *Soleil Vert*, une allure cauchemardesque qui sans doute n'apportera à l'homme comme à la terre aucune issue valable à moins que le premier ne se transforme en une espèce mutante parfaitement adaptée à un milieu totalement artificialisé. En toute hypothèse, cette voie ne peut être que celle de la mort de l'homme, la nature cosmique s'en tirant toujours d'une manière ou de l'autre.

CONCLUSION : L'HOMME ENTRE NATURE ET LIBERTÉ

Nous avons voulu faire appréhender ici les deux écueils, idéaliste et matérialiste, qui menacent le mouvement écologiste. À vrai dire, l'homme moderne, aujourd'hui abandonné de Dieu, doit faire face à son angoisse et à sa responsabilité qu'il ne peut fuir dans une utopie dangereuse qui pourrait servir d'ailleurs commodément de masque idéologique à des pratiques écocratiques. L'écologie a la vertu irremplaçable de rappeler à l'homme technicien et technicien sa condition naturelle. Il lui faut donc faire la part des nécessités de la nature non seulement pour une question de survie, mais aussi parce qu'il a besoin de son contact charnel pour son équilibre. L'eau pure ne doit pas seulement sortir du robinet mais

également couler dans la rivière voisine où l'on pêche et se baigne, c'est pourquoi, sans tomber dans le piège de l'utopie naturiste, la cause de la nature est effectivement fondamentale pour l'avenir de l'humanité. Ce combat essentiel ne doit cependant être mené en sacrifiant la liberté humaine, source de tous les véritables progrès. L'homme est à la fois nature et surnature, nature et liberté ; c'est là son malheur et sa chance. L'Esprit et la Nature ne doivent alors ni être confondus ni opposés : bien au contraire il doivent être associés dans une

tension nécessaire et permanente. Ce n'est qu'enraciné dans la nature que l'homme arrive à accéder à une liberté authentique comme Francis Bacon l'avait déjà vu. L'écologie nous rappelle donc cet enracinement et nous donne par là même, l'occasion d'envisager enfin sérieusement la maîtrise du développement de nos moyens, jadis source de libération vis-à-vis des dures contraintes de la nature mais aujourd'hui cause de tous nos problèmes. À cette condition, l'humanité pourra renouer avec le progrès. ■

12. J. de Rosnay, *Le Macroscopie*, Le Seuil, 1975.

E. Morin, *La Méthode*, Le Seuil, 1986 (3 tomes).

J. Robin, *Changer d'ère*, Le Seuil, 1989.

13. E. Goldsmiths, *Changer ou disparaître*, Fayard, 1972.

F. Ramade, *Les catastrophes écologiques*, Éditions Mac Graw Hill, 1987.

R. Passet, *L'économie et le vivant*, Payot 1982.

J.-P. Deléage, *Histoire de l'écologie*.

14. Pour une bonne utilisation de la méthode du systémiste tout en refusant sa prétention à expliquer globalement les phénomènes sociaux économiques ou biologiques voir l'excellent ouvrage de Alain Gras, *Grandeur et Dépendance*, Sociologie des macro systèmes techniques, PUF, 1993, p. 114 et suivantes.

15. C. Blanckaert, *Des sciences contre l'homme*, Autrement, mars 1993, T.1 et 2.

16. E.O. Wilson, *L'Humaine nature*, Éd. Stock, 1979.

E. Haeckel, *Histoire naturelle de la création ou doctrine scientifique de l'évolution*, 1874.

K. Lorenz, *L'agression*, Éd. Flammarion, 1973.

17. B. Charbonneau, *Nuit et jour, science et culture*, Economica, 1991, p. 246 et suivantes.

18. Tome 2 de la revue Autrement, 1993.